

La dernière symphonie de Pierre Smultz

CONTE DE NOVEMBRE

I

Il y a de cela plusieurs siècles, vivait en la bonne ville des Carnutes, un musicien nommé Pierre Smultz, qui était, au dire des chanoines, le meilleur organiste que la cathédrale eût jamais possédé.

Nul mieux que lui n'accompagnait plus discrètement la voix mièvre des clercs chantant les litanies de la Vierge, pendant que la procession se déroulait sous l'arc des ogives; nul ne savait comme lui enfler soudain les sons quand les invocations psalmodiées par les prêtres, les vierges et tout le peuple, montaient dans le vaisseau gothique, tandis que le son des cloches ébranlées arrivait affaibli par l'escalier des tours.

Aucun ne possédait à un point si parfait la science de l'harmonie; ses entrées, préludant d'une façon sévère et de large facture aux hymnes religieuses, auraient pu servir de marche triomphale à un couple princier se rendant à l'autel; et quand, après l'office, la foule s'écoulait par les portes grandes ouvertes, ses sorties retenaient les chanoines dans leurs stalles... Comme un souffle de tempête l'harmonie s'épandait, en multiples accents, sortant avec effort de la bouche des tuyaux; semblable à une voix géante, surhumaine, elle emplissait la basilique entière: le vaisseau, le pourtour, le transept, le chœur; et sortant par les portiques en groupes mélodiques, poussait ses ondes sonores jusque sur le parvis... Mais où il excellait, c'était dans les Offertes; aux jours de grandes fêtes, quand la foule s'inclinait sous l'Hostie consacrée; quand le peuple restait prosterné sur les dalles; quand dans la nef immense et dans le sanctuaire, le silence religieux planait avec la foi, alors l'inspiration venait le visiter. L'orgue, sous ses doigts, trouvait des notes émues, le chant pur et très calme montait comme une prière, déroulant, sous les voûtes, sa mystique facture. Les fidèles dans la nef et les lévites au chœur, croyaient, au lieu de l'orgue, entendre des voix d'anges.

II

On était en novembre; les brumes automnales flottaient sur la ville, accrochant aux pignons l'humide voile des nuages bas; le vent âpre soufflait et, dans son vol brutal, emportait la fumée sortant des cheminées en flocons blancs et gris, avec les nuées, jusque dans la campagne qui, par là-bas, derrière les remparts, s'étendait en une plaine immense jusqu'aux bois violacés.

Automne, saison d'agonie où les feuilles, dans les arbres, prennent des teintes fantastiques de rouge, de pourpre et d'or, où le ciel se colore de nuances mélancoliques, où les aurores perdent leurs roses, où les couchants sont sans éclat, où les midis sans feux voient un soleil blafard roulant son disque pâle dans un chaos de nuages.

Or, ce soir-là, Pierre Smultz, solitaire en sa chambre, écoutait l'aquilon qui grondait au dehors: il était bien placé pour entendre le vent, habitant le parvis au lieu dit l'*Ane qui veille*, à cause d'une sculpture de l'antique cathédrale figurant un baudet qui jouait de l'épinette, et ce carrefour serré entre l'église et l'hôpital était le plus venté de toute la cité. La rafale faisait rage, s'engouffrant dans cet espace restreint, courant sous les ogives et le long des galeries, entrant par les fenêtres dans les tours, sous l'auvent des portiques; tantôt gémissant comme les âmes en peine qui viennent, quand sonne minuit au beffroi de l'église, errer sous les porches gothiques implorant des prières; tantôt élevant la voix en sifflets discordants, frôlant de sa grande aile les vitraux qui pliaient dans leurs cercles de plomb et les saints impassibles sur leurs socles de pierre.

Et Pierre Smultz écoutait ses bruits mélancoliques envahi de tristesse; l'âme toute navrée de souvenirs poignants qu'il croyait bien morts et n'étaient qu'endormis! Impuissant à chasser les dolentes pensées, il se laissa glisser vers l'antan évanoui. Berthilde, qu'on nommait damoiselle de beauté et dont le renom de vertus surpassait la joliesse, avait été sa compagne très aimée, la joie pure, rayonnante du foyer. Que d'heures paisibles et tant charmantes ils avaient passées dans cette demeure maintenant froide! Il composait alors des cantiques à Marie, des noëls naïfs qu'elle chantait d'une voix mélodieuse et qu'il accompagnait sur la vieille mandore; puis la mort était passée et, brusquement, le vide s'était fait; une douleur poignante avait saisi son cœur dans une étreinte cruelle que seules les années relâchèrent, et voilà qu'elle revenait et se faisait sentir aussi cruelle qu'en la veillée de deuil. En remuant les cendres du passé, le pauvre musicien en vit surgir l'ombre aimée; effrayé, il se sentit tout seul en face de la morte, dans la chambre sans feu où la lumière d'une cire jaunie promenait une lueur falote. Et dans son grand fauteuil il se laissa tomber, très las, pris d'une torpeur de mort.

Dehors, le vent gémissait sa plainte mélancolique d'une si dolente façon qu'au milieu du sommeil, Pierre croyait entendre la voix de la défunte implorant, elle aussi, des prières pour son âme. Des prières! il en avait murmuré durant des nuits entières, à genoux dans sa pauvre demeure, la pensée rivée à son souvenir béni, mêlant aux oraisons des larmes de regret.

Il lui vint à l'esprit une pensée étrange qui s'y fixa et devint obsédante: pourquoi n'im-